

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information

Épisode 10 : Ramsès Kefi, transcription

Durée : 20 minutes et 57 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-ramses-kefi/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Ramsès Kefi, introduction de l'épisode

Ma mère était une grande lectrice. Donc elle est arrivée du pays avec plein de livres. Elle, ce qu'elle voulait, c'est qu'on lise... D'abord pour être casaniers, elle ne voulait pas qu'on traîne trop dehors. Ça, c'est le premier point. Et le deuxième, c'est que ma maman, elle voulait qu'on ait de la culture générale, au-delà des diplômes. Pour avoir de la culture générale, il n'y avait pas trop le choix. Il fallait bouquiner. Et donc, elle nous mettait des livres dans les pattes. Elle avait engrainé mon père aussi, en lui disant : « Quand tu reviens du travail, de temps en temps, tu passes, tu ramènes un livre. »

Lauren Malka, voix off, sur générique d'ouverture

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque Publique d'Information. La Bpi est désormais installée dans le bâtiment Lumière à Paris, au 40 avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement, le temps des travaux qui se dérouleront pendant cinq ans au Centre Pompidou. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi.

Aujourd'hui, place à Ramsès Kefi, journaliste et écrivain dont la plume incisive a marqué la rentrée littéraire 2025 avec un premier roman, *Quatre jours sans ma mère*, aux éditions Philippe Rey. Lauréat du Prix Première plume 2025, ce livre a aussi été sélectionné pour le Grand prix du roman de l'Académie Française et pour le Renaudot, entre autres. Entre fresque sociale et quête intime, *Quatre jours sans ma mère* met en scène la disparition soudaine d'une mère de famille ouvrière, racontée par son fils, Salmane, dans la cité imaginaire de la Caverne, en banlieue parisienne. Cette femme, qui s'appelle Amani, s'enfuit du jour au lendemain en laissant un petit mot qui n'explique presque rien. Pour son mari Hédi, un homme vaillant et orgueilleux, c'est le début de la fin. Pour leur fils Salmane, 36 ans, pris au piège d'une vie qu'il subit plus qu'il ne l'a choisie, ces quelques jours passés sans sa mère sont l'occasion d'une quête éprouvante aux effets totalement inattendus. À travers la voix tendre et gouailleuse de Salmane, la drôlerie avec laquelle il pique et croque les personnages qui l'entourent, Ramsès Kefi déploie une fable philosophique sur les multiples récits familiaux qui s'inventent au fil du temps. Sur la complexité de devenir adulte même tardivement, sur la solitude des femmes fortes qui tiennent leur famille à bout de bras en pliant en silence sous la charge que cela représente. Ramsès Kefi révèle aussi les solidarités invisibles qui se tissent, notamment dans les quartiers populaires comme la Caverne, souvent délaissés par la littérature alors que tout y est littéraire.

Lauren Malka, voix off

Je retrouve Ramsès Kefi à la sortie du métro Cour Saint-Émilion pour l'accompagner jusqu'à la Bpi, ce lieu où se mélangent aussi, comme quand on tourne les pages de son roman, le plaisir de la lecture solitaire et une forme de brouhaha entre étudiants qui

murmurent parfois, échantent à haute voix et à qui l'on demande de parler un peu plus bas.

Lauren Malka

Bonjour Ramsès !

Ramsès Kefi

Comment ça va ?

Lauren Malka

Ça va et vous ?

Ramsès Kefi

Très bien, super, froidement, mais ça va !

Lauren Malka

Alors je vais vous emmener au bâtiment Lumière qui abrite désormais la Bpi et vous allez pouvoir choisir trois livres qui ont beaucoup compté pour vous. Est-ce que vous avez une idée déjà ?

Ramsès Kefi

Évidemment, j'ai mon podium !

Lauren Malka

On y va ?

Ramsès Kefi

Allez, on y va !

Lauren Malka

Alors Ramsès, c'est quoi votre rapport aux bibliothèques, justement ?

Ramsès Kefi

Alors... Un rapport très très nostalgique... Parce que quand j'étais petit, je dirais jusqu'à l'âge de 12 ans, j'allais vraiment beaucoup en bibliothèque. Je viens d'une génération, on n'avait pas les téléphones, il y avait encore la culture de l'ennui. Donc les BD que j'allais chercher, les petits romans qui étaient de mon âge, à la bibliothèque municipale (on avait une très petite bibliothèque municipale), et bien c'était super, c'était un peu l'antidote contre l'ennui. Et puis après je me suis aperçu que j'avais une sorte de défaut... je ne sais pas si c'est un défaut ou une tare... Je me suis rendu compte que le lieu de la bibliothèque était trop silencieux pour moi. J'ai besoin de bruit pour lire, j'ai besoin de bruit pour travailler. Et donc en fait, je ne fréquente plus vraiment les bibliothèques... Enfin, j'y vais, mais...

Lauren Malka

Mais vous y faites du bruit !

Ramsès Kefi

Je vais me faire des ennemis ! Je me rendais compte que j'avais du mal à me concentrer, j'avais besoin de bruit et donc je sortais, je rentrais, je sortais... Donc, un rapport nostalgique, parce que j'ai des très bons souvenirs de la période de bibliothèque quand

j'étais gamin, mais je n'arrive plus à retrouver cette concentration. Je ne sais pas, je suis devenu accro au bruit en fait, j'ai besoin de bruit, voilà !

Lauren Malka

Et quand vous étiez enfant, est-ce que vous étiez grand lecteur ? Est-ce que vous avez grandi dans une famille qui lisait beaucoup, comme dans la famille de votre roman, où Amani, la mère de famille, lit des livres d'une tonne, comme le dit le narrateur ?

Ramsès Kefi

Ma mère était une grande lectrice. Donc elle est arrivée du pays avec plein de livres. Elle, ce qu'elle voulait, c'est qu'on lise... D'abord pour être casaniers, elle ne voulait pas qu'on traîne trop dehors. Ça c'est le premier point. Et le deuxième, c'est que ma maman, elle voulait qu'on ait de la culture générale, au-delà des diplômes. Et donc, pour avoir de la culture générale, il n'y avait pas trop le choix. Il fallait bouquiner. Et donc elle nous mettait des livres dans les pattes. Elle avait engrainé mon père aussi, en lui disant : « Quand tu reviens du travail, de temps en temps, tu passes, tu ramènes un livre. » Puis après, on a eu la chance d'avoir des profs, notamment au collège, notamment une, Madame Monfort (je profite de la dédicace, j'espère qu'elle va bien), qui nous a montré et démontré que la lecture pouvait être ludique. Et ça, ça a changé aussi nos vies puisque, en fait, on est partis dans un rapport complètement décomplexé aux livres. Et ça c'était super !

Lauren Malka

Ce qui vous a donné envie d'écrire, ce sont les livres écrits tels qu'on va les trouver ici à la bibliothèque, ou les récits oraux qui vous entouraient un peu comme le personnage de votre roman ?

Ramsès Kefi

Les récits oraux, en fait. Moi j'étais un grand, grand consommateur d'histoires, de gens, de conteuses, de conteurs qui vivaient dans l'endroit où j'ai grandi.

Lauren Malka

C'était où ?

Ramsès Kefi

C'est à Carrières-sous-Poissy, dans les Yvelines, dans la banlieue ouest. J'étais friand de ces récits. Ces conteuses, ces conteurs, c'était nos super héros. Ça partait parfois d'un petit détail... J'ai toujours été bercé par ça.

Lauren Malka

Je cite un passage de votre livre : « Un brouhaha de gare bondée émanait de nos blocs. Toutes les langues, tous les argots et toutes les intonations s'entremêlaient. Les sept tours de Babel. »

Ramsès Kefi

Oui c'est ça... Je suis un bavard de nature en fait. J'aime le bavardage parce que j'ai grandi dans un endroit très rigolo. Donc il n'y avait pas un jour où on n'avait pas au moins un fou rire minimum, et ça passait par les histoires qu'on se racontait. Et quand je parle des histoires, ce n'est pas simplement les cancons, les rumeurs et tout. C'est aussi des histoires entendues ailleurs. Tout le monde venait de quelque part, des Balkans, d'Afrique du Nord, d'Afrique subsaharienne, des régions françaises, Auvergne, Corse, Bretagne... Ça nous faisait voyager parce qu'on était très sédentaires, on voyageait très peu.

Lauren Malka

Alors trêve de bavardage, on va pousser la porte de la Tour de Babel du bâtiment Lumière.

[Entrée dans le hall du bâtiment Lumière, appelé l'atrium]

Ramsès Kefi

C'est magnifique. Franchement, c'est magnifique. En fait, les bibliothèques, je pense que ça me fait l'effet d'un... Comment dire ça ? C'est la madeleine de Proust. Vraiment, c'est mon enfance. Nous, on traversait le parking de Leclerc (sans faire de placement de produit !) pour aller à la bibliothèque. C'était des bons moments. Quand on allait avec des copains à la bibliothèque, c'était un grand moment, parce que c'était un moment pas tant de bavardage, mais on savait qu'on allait ouvrir des BD, des petits livres et que ça allait être un prétexte pour en parler après, donc c'était super. J'ai toujours une petite émotion et là c'est un monument ! C'est la plus belle des plus belles, celle-là !

Lauren Malka

Alors vous venez de publier votre premier roman, Ramsès Kefi, *Quatre jours sans ma mère*. Vous étiez déjà connu pour vos longs récits journalistiques. Passer à la fiction, ça vous démangeait depuis longtemps ?

Ramsès Kefi

Je suis arrivé à l'écriture par la fiction, enfin pas par la fiction, mais par une histoire en fait. Et je sais que les frontières entre le réel et la fiction sont parfois très poreuses. Combien de fois, en tant que journaliste, on rencontre des gens et on se dit : « Ah c'est un personnage de roman, ce serait un super roman. » Comme je suis un fan du Père Castor, une disciple du Père Castor, forcément le fait de raconter des histoires dans lesquelles on peut prendre un peu plus de temps, on peut peut-être un peu plus travailler les personnages, faire passer plus de choses, quand j'ai eu ce privilège-là, je ne me suis pas gêné.

Lauren Malka

Alors, on va pousser la porte de la salle de lecture.

Ramsès Kefi

Attendez, je vais la pousser, quand même !

Lauren Malka

On est un jour de fermeture de la bibliothèque, ce qui fait que vous avez toute la bibliothèque pour vous. Ça vous fait quel effet ?

Ramsès Kefi

J'ai envie de faire des galipettes sur la moquette, avec des livres !

Lauren Malka

(Rires) C'est prévu !

Ramsès Kefi

Non mais ce serait magnifique. Non franchement c'est un cocon d'être entouré de livres.

Lauren Malka

Alors, l'histoire de votre roman est déclenchée par la fugue d'Amani, donc la mère de famille de votre roman. Après plus de 40 ans de mariage avec Hédi, elle part sans rien et elle laisse derrière elle une famille en crise. Comment vous est venue cette idée ? Est-ce que c'était plutôt l'envie de parler de cette mère que personne n'écoute, ou du reste de la famille qui repose sur elle sans la voir ? Est-ce que vous souvenez qu'elle a été l'envie première ?

Ramsès Kefi

Je pense que je traîne les histoires de mamans depuis très longtemps, parce que je viens d'un endroit où les mamans sont très puissantes. Elles étaient très présentes. Et pour les gens qui ont eu la chance d'avoir des mamans, parce que tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des mamans aimantes ou juste d'en avoir une... Pour nous déjà, depuis l'enfance, l'adolescence, on les voyait et on avait plein de rêves pour nos mamans... En fait ça a toujours été un sujet. Et quand on est devenu bavard, c'est à dire qu'on était le soir, je ne peux pas dire qu'on traînait mais c'était un peu ça quand même, on avait des sujets philosophiques, un peu. La maman était un vrai sujet philosophique pour nous. On voulait rendre fiers nos mamans, on voulait leur offrir des choses et on a été conscients de ne pas rendre l'amour qu'elles nous avaient donné. Parce qu'on se rendait compte que, quoi qu'on fasse, elles étaient fières de nous, et qu'elles avaient cette capacité de prendre la charge mentale, mais aussi la charge physique. Je ne dis pas que les papas étaient absents, moi j'ai eu un papa extraordinaire. Mais les mamans avaient ce truc en plus, c'était nos super-héroïnes, en réalité. Et donc, quand j'avais eu l'occasion d'écrire plus long, je me suis dit que ça ne pouvait être qu'une histoire de maman. Le premier coup, il y aurait une maman, c'était sûr.

Lauren Malka

Une maman qui donc disparaît, il y a une vraie bascule inattendue qui fait tout vaciller. Et le père et le fils réagissent très différemment à la disparition de la mère. Salmane, qui est le fils de 36 ans, il ne sait pas plier ses pulls, ni changer ses draps. Et là, suite à la dispersion de sa mère, il affronte un vertige. Toutes les questions qu'il n'a pas réussi à se poser jusqu'à présent sur ses origines, ses choix de vie.

Ramsès Kefi

Oui, je voulais que ça soit un livre assez court. Il fait 200 pages, mais je voulais qu'il y ait plein de choses sur l'éclatement des bulles. En fait, c'est des bulles qui éclatent. La maman en partant, elle fait éclater des bulles de routine. Le fils est un Tanguy extrémiste, radical, et il n'a plus le choix. C'est-à-dire que quand la bulle éclate, on ne peut plus reconstituer ces bulles-là. Il faut qu'il affronte ses questionnements d'adulte. Il n'a plus le choix. Et le papa, c'est pareil, puisqu'il y a un secret. Le papa est partie prenante du secret, puisqu'il l'a aussi fabriqué, il a, avec sa femme, décidé qu'il garderait ce secret et qu'ils ne le transmettraient pas au fils. Donc quand sa bulle à lui éclate, il s'était réfugié lui aussi dans sa routine de retraité, bien comme il faut, avec une image de papa modèle, d'époux modèle, lui non plus n'a plus choix. Il explose à sa façon à lui. Le fils mène un peu l'enquête en solitaire puisque le papa se tient à l'écart. Le papa est sur une autre forme d'introspection, un peu plus destructrice, on va dire.

Lauren Malka

Ce qui frappe le plus, en lisant votre livre, c'est votre style, une écriture orale et ultra sensorielle, avec un aspect un peu cocasse et fabuleux. Par exemple, quand le narrateur est amoureux, il dit qu'il a une thière dans le torse. (Rires) C'est une écriture qui apporte une légèreté, une tendresse... Un roman qui parle quand même de sujets durs, la

disparition, l'échec social, la mort, la difficulté d'écouter les siens et de connaître celles et ceux qu'on aime le plus.

Ramsès Kefi

Oui, je pense qu'on est dans un moment où on a besoin d'un peu de légèreté. Je suis quelqu'un qui a grandi dans un univers rigolo, je rigole beaucoup toute la journée, et je trouve que tant qu'il n'y a pas mort d'homme, on peut garder une forme de légèreté. J'essaie de garder ce truc qu'on a, quand on est enfant ou adolescent, où il y a moins de filtres. Même si c'est des choses dures, ça ne veut pas dire que j'esquive les choses dures, mais j'aime quand elles sont un peu moins pesantes. Si on peut éliminer quelques kilos du sac qu'on porte sur le dos, c'est pas mal !

Lauren Malka

On passe au moment phare de ce podcast...

Ramsès Kefi

Le clou, le clou du podcast, le climax. (Rires)

Lauren Malka

Vous allez piocher trois livres et les emprunter, ce qu'on n'a pas le droit de faire normalement à la Bpi. Je vous laisse nous donner trois indices pour que les auditeurs et auditrices devinent les livres que vous avez choisis, qui sont tous les trois, on peut le dire, des œuvres culte.

Ramsès Kefi

Alors le premier je dirais : « Bagnard » et « Montreuil sur Seine. » C'est pour les connaisseurs attention !

Lauren Malka

Alors c'est en littérature française, on y est, je vous laisse le prendre, il est là.

Ramsès Kefi

Le deuxième ce sera, je dirais... « Sherlock Holmes » et « science-fiction. »

Lauren Malka

Et le troisième indice ?

Ramsès Kefi

« Mayotte » et « Moïse. » C'est des indices durs quand même !

Lauren Malka

Alors on retourne en littérature française...

Ramsès Kefi

Voilà, j'ai fait exprès.

Lauren Malka

C'est parti !

Ramsès Kefi

C'était un footing entre les livres ! J'ai l'impression d'être comme dans Fort Boyard, avec les clés ! (Rires)

Lauren Malka

Ramsès Kefi quel est le premier livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Ramsès Kefi

C'est *Les Misérables*, de Victor Hugo. C'est un livre que j'ai lu seul. C'est à dire que je n'ai pas eu de conseil, ce n'était pas un livre avec l'école. Quand j'étais petit, j'entendais souvent parler de Jean Valjean, Cosette... Il y avait des gens qui nous racontaient l'histoire des *Misérables* parce que c'était un classique, et parce que ça les avait marqués... Des gens plutôt d'une génération plus âgée que la mienne. Et il y avait aussi des références dans la culture populaire : « Ah, fais pas ta Cosette. » Et je connaissais quelqu'un qui se faisait appeler Jean Valjean, c'était bizarre. Il y avait de versions plus courtes : quand on était petit, je pense à la bibliothèque et tout... Mais quand j'étais en âge de pouvoir m'attaquer à cette œuvre, puisque ça fait plus de mille pages, me semble-t-il, j'y suis allé, c'était, je pense, à peu près en fin de troisième peut-être.

Et donc j'ai lu, petit à petit, *Les Misérables*, je ne vais pas mentir, je n'étais pas non plus hyper rapide en lecture. Et ce livre m'a raconté toute la société. Il n'y a pas un livre qui m'as marqué plus que celui-là, au final. Et puis ça fait partie des livres qu'on prend plaisir à relire à certaines périodes. Je trouve que les personnages sont extraordinaires, qu'il y a un courage extraordinaire et que c'est un livre très politique. Ça, je n'en avais pas forcément conscience quand j'étais en troisième.

Mais au regard de ce qui se passe, je me rends compte que ce livre, il n'a pas pris une ride, ni dans l'écriture, ni dans le message. C'est peut-être parce que c'est la première grande œuvre que j'ai lue dans ma vie et que ça m'a marqué, mais je n'ai jamais retrouvé la puissance des *Misérables*. Victor Hugo, c'est aussi quelqu'un qui a réussi à rentrer dans la culture populaire. *Les derniers jours d'un condamné*, par exemple, c'est un livre d'une puissance incroyable et qui, en tant que lecteur et maintenant en tant qu'auteur, m'a fait dire que, en peu de pages, parce que *Les derniers jours d'un condamné*, c'est loin en termes de taille, c'est quand même vraiment le tout petit frère rikiki des *Misérables*... En peu de pages, donc, on peut dire beaucoup de choses. En travaillant sur des détails, sur un message fort, sur des personnages, en ayant le courage aussi d'assumer certaines choses, on peut créer des œuvres très puissantes. Donc Victor Hugo, pour moi, il est tout en haut, c'est mon Ballon d'or !

Lauren Malka

Les Misérables de Victor Hugo, paru en 1862. La version que vous avez entre les mains est éditée par Yves Gohin, et parue en 2017 chez Folio Gallimard.

Quel est le deuxième livre dont vous voulez nous parler ?

Ramsès Kefi

Natacha Appanah, *Tropique de la violence*. C'est un livre qui est beaucoup plus récent et que j'ai lu bien après sa sortie. Et c'était peut-être une des rares fois (alors je ne suis pas le plus grand des lecteurs et je ne suis pas le champion des champions), mais que j'ai fermé ce livre et que je me suis dit qu'il n'y a même pas une phrase à jeter. Je ne sais pas comment elle a fait. C'est à dire que chaque phrase est importante, et que si on l'enlève, j'avais l'impression que ça créait un vide, ça m'a fait cette sensation-là.

La thématique est hyper dure. Ça se passe à Mayotte, c'est une histoire de gamin, et c'est très dur de parler de ces thématiques-là. Elle le fait avec une force incroyable, et une prise de risque incroyable, parce que ça parle de la mort. Elle fait parler des gens qui sont quand même dans l'au-delà, qui ont quitté leur corps. Elle a trouvé un fil au travers de la galerie de personnages, puisque c'est plusieurs voix à chaque fois, pour nous maintenir et pour donner de l'étoffe et de l'épaisseur. Elle a enlevé les petits filtres, elle a enlevé aussi

parfois ces choses qui, moi, me dérangent souvent : quand on essaye de tenir la main au lecteur ou à la lectrice. Elle, elle ne le fait pas. Allez-y, vous prenez ça tel quel, je vous le raconte comme ça. Ça a toujours été la façon dont j'aimais qu'on me raconte les histoires. Et nos conteuses et nos conteurs des Yvelines étaient comme ça, c'est-à-dire qu'ils enlevaient tous les filtres. Et après, on prend ce qu'on a envie de prendre et on vit les émotions de manière très brute. Et cette capacité à nous dire : « Prends la matière brute et tu en fais ce que tu veux en faire, tu l'encaisses comme tu dois l'encaisser ou comme tu veux l'encaisser », je trouve ça hyper fort, surtout sur une thématique de gamin, d'adolescent. Donc Natacha Appanah, pour l'ensemble de son œuvre, bravo ! *Tropique de la violence* pour moi, c'est un chef d'œuvre. Je n'ai pas honte de le dire, *Tropique de la Violence*, pour moi, est un chef d'œuvre.

Lauren Malka

Tropique de la violence de Natacha Appanah. C'est paru en août 2016 aux éditions Gallimard. Ce livre a reçu le tout premier Prix Fémina des lycéens et le Prix France Télévisions en 2017. Je précise aussi que Natacha Appanah a reçu le Prix Fémina en 2025 pour son roman *La Nuit au cœur*.

Quel est le troisième livre dont vous voulez nous parler, Ramsès Kefi ?

Ramsès Kefi

C'est *Le Chien des Baskerville*, d'Arthur Conan Doyle. Ce livre, qui est une enquête policière sur un chien, une rumeur d'un chien tueur, un chien vengeur, qui rôderait à côté d'une propriété, de la propriété des Baskerville, et qui serait à l'origine de certains meurtres. Voilà à peu près le résumé.

Ce livre est un livre très accessible que j'ai lu au collège. C'est un livre qui m'a décomplexé. En cinquième, on avait une prof de français qui avait instauré une sorte de concours de lecture, et l'idée était de rendre la lecture très ludique. De créer un plaisir de lecture, et de se dire qu'on ne devait pas avoir peur de rentrer dans certaines œuvres. Ce livre, je parlais de madeleine de Proust quand je parlais des bibliothèques, est la madeleine des madeleines de Proust. Parce que c'est le livre qui m'a procuré le plus de plaisir quand j'étais gamin. Pas parce que c'est le livre que j'ai préféré, mais parce que je me suis dit qu'on l'avait lu collectivement, avec plein de gens en classe, on en avait discuté. Mine de rien, la prof nous avait fait une super leçon de littérature que je garde en tête sur la lecture, sur la façon dont on traite les personnages. On n'était qu'en cinquième, on n'était pas dans un collège de haut niveau, il faut être honnête. Mais on a eu cette sensation de se dire : « Eh bien, on y est, on a le droit, on a accès à ça, en fait on peut le faire, on peut lire n'importe quoi. » À ce moment-là, quand je lis ce livre, je me dis je peux lire n'importe quoi, et je pense que sans ce livre, je ne peux pas lire *Les Misérables* ensuite. J'ai été décomplexé à ce moment-là. *Le Chien des Baskerville*, qui est une des histoires les plus connues des aventures de Sherlock Holmes, ça nous mettait aussi dans un univers de science-fiction. C'était fantastique, un chien qui crache du feu, c'est incroyable !

La littérature a cette puissance-là. S'il a dû m'inspirer ou s'il m'a inspiré, c'est vraiment dans le plaisir, en fait. Ce livre me dit que la littérature, c'est du plaisir. Et *Quatre jours sans ma mère*, c'est une histoire de plaisir. Ce n'est rien que ça. C'est de se dire qu'on écrit une histoire pour le plaisir de la faire. Chaque fois que je pense au *Chien de Baskerville*, je me dis que la littérature, c'est du plaisir.

Lauren Malka

Le Chien des Baskerville, d'Arthur Conan Doyle. Ça a été publié en feuilleton entre 1901 et 1902 dans le Strand Magazine, qui est un mensuel anglais. L'édition que vous avez entre les mains est celle que l'on trouve dans le premier volume de la Pléiade qui réunit

les Sherlock Holmes de Conan Doyle, traduits par Claude Ayme, sous la direction d'Alain Morvan, avec la collaboration de Mickael Popelard, Baudouin Millet et Claude Ayme. Merci Ramsès Kefi ! On a un chef d'œuvre, un Ballon d'or et la madeleine des madeleines de Proust ! Merci beaucoup.

Ramsès Kefi

Merci à vous, franchement, c'était un moment incroyable ! Merci pour l'invitation et gloire à la lecture !

Lauren Malka, voix off sur générique de fin

C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque Publique d'Information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale, David Federmann. Merci à Ramsès Kefi pour sa participation. Vous pouvez découvrir son roman, *Quatre jours sans ma mère*, paru chez Philippe Rey, en bibliothèque et en librairie. Pour écouter nos précédents épisodes consacrés à Séphora Pondi, Anthony Passeron, Cloé Korman, Alice Zéniter, Blandine Rinkel, Juliet Drouar, Mathieu Palain, Raphaël Meltz et Rim Battal, rendez-vous sur le site de la Bpi, de son magazine *Balises*, et sur toutes les plateformes de podcasts. Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles. À bientôt !